Séance d'installation d'Anne Poirier à l'Académie des beaux-arts

mercredi 26 octobre 2022

Discours de Frédéric Mitterrand

Mesdames et Messieurs les académiciennes et académiciens, chers amis, chers Anne et Patrick Poirier,

A l'heure où j'ai le privilège intimidant de prononcer le discours qui vous accueille parmi nous, pardonnez-moi le préambule d'une anecdote personnelle que j'associe en cet instant à tout ce que vous nous apportez.

Lorsque je suis arrivé à la Villa Médicis en 2008, Giuseppe Penone y avait planté un arbre sur « la piazzale », à la demande de Ricardo Peduzzi le très remarquable directeur de l'Académie de France à Rome à qui j'avais le redoutable honneur de succéder et je me demandais si je serai capable de faire aussi bien que lui, avec cette lumière qu'il avait apportée, à la Villa, à ses jardins, à la vie même des pensionnaires.

L'arbre de Penone était grand, un énoncé exemplaire de « l'Arte Povera » avec son tronc et ses branches de bronze qui portaient de lourdes pierres des rivières. En ce temps-là, je ne connaissais pas grand-chose à l'Arte Povera mais je me suis attaché immédiatement à l'arbre de Penone, sa présence insolente questionnant la splendeur de la Villa. J'y voyais comme une métaphore de ma propre présence en ces lieux.

Un peu plus tard, j'ai eu la chance de rencontrer Giuseppe Penone et je lui ai confié timidement à quel point j'aimais son arbre et comme j'espérais qu'il resterait toujours planté sur la piazzale. Il a été adorable mais l'arbre ne lui appartenait plus, il ornerait la collection privée d'un célèbre marchand d'art. Néanmoins, sensible à la sincérité de ma requête il me promit qu'il ferait tout son possible pour que l'arbre demeure ainsi, pour tout le temps où je serai directeur.

Promesse tenue, mais je ne suis resté que quelques mois avant d'assurer d'autres fonctions et l'arbre est reparti vers celui qui en avait fait l'acquisition.

Plusieurs mois plus tard je me suis retrouvé dans une fête à Hollywood où se mélangeaient, dans une atmosphère plutôt vaporeuse, la fine fleur des jeunes acteurs de cinéma, et l'habituelle armée des attachés de presse soupçonneuses, des journalistes qui rient trop fort, des « beautiful people » à Rolex et des pique-assiettes plus ou moins sophistiqués que l'on côtoie dans ce genre de circonstances. Or j'avais le sentiment de reconnaître cette magnifique maison où je ne m'étais évidement jamais rendu auparavant. L'architecture élégante des années 50 d'Archibald Quincy Jones, le grand salon ouvrant par de vastes baies sur la piscine et le jardin, le décor pensé par une de ces familles royales américaines que forment les stars hollywoodiennes de ce temps-là. Parmi les invités, pour la plupart partis vers d'autres paradis, personne ne savait vraiment où l'on se trouvait ; la demeure avait été louée pour l'occasion. Un sobre serveur coréen

m’a finalement renseigné : elle venait d’être achetée par un célèbre marchand d’art qui ne tarderait plus à s’y installer. Je me demandais si l’arbre l’avait déjà suivi, mais non il n’était pas encore là.

En revanche, brusquement, je venais de retrouver un souvenir d’enfance. La découverte dans un numéro de Paris Match daté de 1961, j’avais 14 ans, d’un reportage paru sur Gary Cooper au moment de sa mort. Le pur gentleman d’Hollywood y était photographié chez lui, et chez lui c’était justement cette maison, à tous égards digne de lui et de son image, transmise par ses films.

Quelques années plus tard, il n’y a pas si longtemps, à Hollywood encore, alors que je tournais un documentaire sur Lana Turner, merveilleuse étoile que j’identifiais à ma mère, je suis aussi parti à la recherche de mon arbre. J’avais des indices, la maison inoubliable, Gary Cooper, le marchand d’art. J’étais en voiture, je conduisais lentement pour ne rater aucun détail. Mais on se perd dans les quartiers de Beverly Hills, c’est un véritable labyrinthe. Une vieille dame qui vendait des plans au pied de la colline avec les emplacements des villas des stars ne me proposait que les adresses, à vrai dire sans doute fictives, de Tom Cruise et d’Angelina Jolie. Pourtant à force de sillonner les avenues ombragées du domaine manucuré, je suis tombé un jour sur un portail que des gardes avaient laissé ouvert pour une raison mystérieuse, un signe du destin peut être. Je me suis arrêté pour regarder. J’avais retrouvé la maison de Gary Cooper et l’arbre de Giuseppe Penone était planté devant. Les gardes invisibles, sans doute alertés par des caméras ont dû appuyer sur un bouton et le portail s’est refermé. Je n’ai plus jamais revu mon arbre, mais il est là avec Gary Cooper dans un recoin de ma mémoire.
Au risque d’abuser de votre patience, je vous ai raconté cette petite histoire parce qu’elle me rapproche de vous. Elle évoque l’Italie, la Villa Médicis, un artiste que vous admirez certainement, la recherche des signes et la démarche d’une enquête mais aussi tout le travail mystérieux du souvenir qui s’oppose à la disparition des œuvres et des êtres aimés et qui se dresse obstinément comme un rempart fragile et indéfectible contre le fracas du monde et le marketing de l’amnésie. C’est pour ces raisons que ce souvenir vous appartient désormais.
Mais voilà, il est temps maintenant de vous rejoindre tout à fait.

J’emprunte à Blaise Pascal une citation que votre œuvre a illustrée me semble-t-il « Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses et formaient l’enfance de l’homme proprement, et comme nous avons joint à leurs connaissances l’expérience des siècles qui les ont suivis, c’est en nous que l’on peut trouver cette antiquité que nous reverrons dans les autres ».

Ainsi travailler en partant des ruines ne se résume pas au besoin de savoir et à l’activité, au demeurant passionnante, de l’architecte et de l’archéologue. Même si vous aviez fait inscrire sur les passeports de votre jeunesse, « profession architecte » pour vous chère Anne, et « profession archéologue » pour vous cher Patrick, un trait d’habileté qui se révèlera fort utile pour pouvoir sillonner longuement les sites antiques fermés aux visiteurs d’occasion et aux touristes. Vous, avec vos carnets à dessins, lui avec son appareil photographique, rassemblant l’un et l’autre les herbes et les cailloux, les écrits et les cartes, lentement et sans relâche pour vous pénétrer de ce qui est donné à voir et

pour respirer de toute la force de votre sensibilité propre l'atmosphère si particulière de ce que furent ces lieux quand ils étaient encore vivants avant de devenir des vestiges du passé.

« E la vita anche la morte » disait Pasolini qui ajoutait en renversant la phrase « E la morte anche la vita » C'est la vie autant que la mort, c'est la mort autant que la vie. Je traduis « anche » par « autant », alors qu'il faudrait sans doute traduire par « aussi » mais j'aime trop Pasolini pour ne pas le trahir un peu en essayant de prolonger à ma manière l'émotion qu'il m'a toujours inspirée.

Et puis il ne faut pas hésiter non plus à se servir de l'inversion des termes qui nous touchent « Roma c'est aussi amor », comme vous avez choisi de nommer l'une de vos récentes expositions à la Villa Médicis.

En tout cas, la double formule s'applique bien, à l'essence de votre démarche. Votre recherche ne ramène pas à la vie ce qui est mort mais elle s'imprime dans nos propres vies en repoussant les limites de la mort. Elle est la démarche même de l'artiste par la création d'une métaphore qui nous rapproche de notre propre sort de misérables mortels et le transcende en faisant naître une beauté qui, elle, ne périra pas.

Lorsque j'étais professeur d'histoire il y a bien longtemps, je disais à mes élèves « pour bien saisir ce que fut la guerre d'Espagne oubliez les livres et regarder plutôt Guernica de Picasso et vous sentirez toute l'horreur de cette catastrophe historique au travers d'un tableau qui sera toujours devant vous au cas où les autres catastrophes d'un siècle, qui en fut hélas prodigue l'auraient recouvert comme le sable recouvre les ruines ». J'aurais pu aussi leur citer la séquence stupéfiante de « la Planète des Singes » où le célèbre film de science-fiction découvre la statue de la Liberté dont seule la tête émerge d'un océan de limon déserté, image inoubliable et annonciatrice d'un désastre qui nous menace peut-être.

C'est ainsi que votre recherche s'avère profondément personnelle, elle rejoint les textes de Freud et de Jung sur l'existence de l'inconscient et son rapport aux êtres, au monde, à la vie intime, et elle s'inscrit aussi dans le royaume des rêves qui rassemblent mystérieusement des éléments disparates de nos vies et dans l'enfer de nos cauchemars prédisant notre fin inévitable.

Fellini l'aura dit et montré bien mieux que je ne tente de le faire « l'antiquité n'a peut-être jamais existé mais il ne fait aucun doute que nous en avons rêvé ».

Chère Anne, Cher Patrick, vous êtes deux enfants de la guerre, Anne née à Marseille en 1941, Patrick à Nantes en 1942. Deux grandes cités portuaires immanquablement désignées pour subir les atrocités du conflit et de l'invasion allemande. Patrick vous perdez votre père dans un bombardement alors que vous n'êtes encore qu'un tout petit

garçon. Le seul souvenir que vous gardez de lui c'est la photo encadrée dans la chambre de votre mère. C'est avec ce genre de repères infimes que l'imagination conduit l'enfant sur le chemin où il deviendra un homme. Anne vous êtes réfugiée avec votre mère, votre frère et votre sœur, vous la petite dernière, dans un village des Basses- Alpes où la famille passait ses vacances d'été. Mais votre père, l'un des membres éminents de la chambre de commerce échappe d'un fil à l'arrestation par la Gestapo, l'ennemi détruit le quartier du Vieux port, les Alliés bombardent celui de la Joliette, le paysage de l'enfance est détruit et l'inquiétude est telle que la raison de votre mère vacille. Elle ne s'en remettra jamais tout à fait. Des parents pourtant très aimés, de cet amour impuissant des enfants trop petits pour les soulager de leurs épreuves, et qui le savent. Le petit Patrick grandit en jouant dans une ville en ruine où ses camarades et lui ramassent, dangereusement, des débris qui peuvent encore servir quand on manque de tout. Autant de reliques meurtries de la vie d'avant et qui ne reviendra pas. La petite Anne découvre la pauvreté absolue des paysans montagnards d'une France à peine sortie du Moyen-Age et que la guerre y renvoie. Longs et rudes hivers, maigres récoltes d'été, la faim, le froid, ne peut plus penser au confort pourtant relatif de la demeure du boulevard Perier dans le beau quartier de Marseille, on ne sait pas ce qui se passe là-bas au-delà de la vallée perdue.

Mais la maison, où le curé a remisé un bric à brac d'anciens objets liturgiques qui font naître des rêves étranges, cette maison habitée par une histoire qui n'est pas la sienne, est pourtant solidement tenue par Laure, une indomptable corse illettrée qui possède l'endurance et la malice d'une héroïne rustique surgie des temps archaïques. Et « au Bes », c'est le nom du village sur le versant à l'ombre de la montagne, aux yeux d'une enfant intrépide, il y a bien des personnages remarquables autant qu'ils sont humbles pour peu qu'on les regarde et qu'on leur parle. Anne les regarde et leur parle et ils impriment à leur manière des portraits inoubliables. Rudes héritiers d'un monde à l'humanité secrète appelé à disparaître sans que personne puisse encore en avoir conscience. De toute façon, Anne en grandissant participe à la construction d'un univers propice à l'évasion : la République enfantine de la Pétranésie dont le territoire est une île sévèrement gardée sur le lit de la rivière la Guisane. Un état viril qui a confié son ministère des Affaires étrangères à ce garçon manqué qui imprime en sus, une sorte de journal officiel du gouvernement, agrémenté de réflexions et de dessins inspirés des films d'Eddie Constantine. A se demander comment Lemmy Caution était parvenu à s'arracher aux bras de la « Môme vert de gris » pour faire la conquête d'une gamine anonyme confinée dans les Basses-Alpes. Mais il est 14 ans, l'heure de dire provisoirement adieu à l'utopie et de retrouver Marseille, la fantaisie nettement moins affirmée des robustes bonnes sœurs de Notre-Dame de Sion.

Oui, il ne faut plus attendre, la jeunesse de l'après-guerre et de l'optimisme des Trente glorieuses est impatiente. Patrick se dirige vers les métiers d'art et commence à faire de longs voyages, en auto stop jusqu'en Sicile, en 2CV à travers la Turquie, la Syrie, l'Irak, l'Iran et jusqu'au Népal même. Il n'y a pas encore de kalachnikov en folie ni de vilaines poudres blanches, juste les dangers ordinaires des brigands, des policiers corrompus,

des douaniers détrousseurs. Mais il y a surtout d'une frontière à l'autre l'infini des peuples inconnus et repliés sur leur histoire, des Royaumes évanouis et empilés les uns sur les autres, des sites antiques où ne stationnent aucun car de touristes. Le monde antique se déploie inerte et offert sous le couvert de sociétés qui se droguent à l'illusion du modernisme quand elles ne sont que les pions de la Guerre froide : les enfants d'Apamée ne savent pas d'où ils viennent ni où mène la prodigieuse enfilade de colonnes du désert mais certains parlent araméen, Freya Star demande au concierge de l'hôtel Baron d'Alep qu'on lui garde la chambre d'Agatha Christie quand elle reviendra de son périple en radeau sur l'Euphrate, il y a toujours à Kaboul un roi débonnaire qui a fait ses études à Janson de Sailly, les moines bouddhistes repliés à Dharamsala espèrent retourner bientôt au Tibet. Tout est encore là et pourtant déjà si fragile. De retour, Patrick entre au Arts décoratifs. Anne voyage aussi, elle fait le tour des Etats-Unis avec Annette Messager en Greyhound, se lance comme Tintin à l'assaut des monuments de verre et d'acier de New-York et Chicago, s'interroge sur le melting pot des origines, soutient le regard du Veau d'or planqué dans les machines à sous de Las Vegas et manque de se perdre dans les espaces immenses qui l'aspirent comme un fétu de paille. Elle se retrouve aux Arts décoratifs.

Il ne leur reste plus qu'à s'asseoir comme par hasard l'un et l'autre au Louvre devant un tableau de Poussin qu'ils chérissent particulièrement pour se dire que c'est là, maintenant, et qu'ils ne vont plus se quitter. Le prix de Rome existe encore, ils sont prêts pour la Villa Médicis. Une petite remarque personnelle en passant, le seul fait d'évoquer la Villa Médicis déclenche en général le réflexe pavlovien de citer le très admirable Balthus. J'y reviendrai, mais par un détour au fond assez « Poirier » de chercher toujours ce qu'il y a dessous ce que l'on pense connaitre, remontons un peu le cours de l'histoire de cette vénérable institution quand Paul Landowski le sculpteur du Corcovado, de Sainte Geneviève et d'innombrables monuments aux morts en était le très respecté directeur.

Vous arrivez à la Villa Médicis un soir de février 1968. On dort. Il fait froid l'hiver à Rome, peu de lumières, palais sombres, ruelles obscures où souffle le vent, les passants se pressent emmitouflés. Mais tout est mémoire et la saison froide la recouvre d'une mélancolie diffuse. Bientôt, avec les beaux jours reviendront la chaleur du soleil et les ombres bienfaisantes, les vespas et les terrasses des trattorias, l'expansion des corps. La mémoire est alors joyeuse de la lumière sur les places et les fontaines qui ruissèlent, d'un sourire d'inconnu croisé par hasard, du parler romain comme dans les films. Elle sédimente l'intensité des sensations nouvelles et des souvenirs du présent. Vous comprenez tout de suite que cette ville est la vôtre.

Vous rencontrez le personnel de la Villa, qui naît, se marie, vit et meurt ici, une génération après l'autre. On vous adopte, vous venez de trouver une autre famille. Vous rencontrez aussi les autres pensionnaires. Il y en a qui travaillent dur, d'autre, qui se plaignent : le poids de tant de beauté autour d'eux peut stimuler le désir de créer ou écraser tout mouvement. Balthus est en train de sortir la villa de la gangue des habitudes et des petits arrangements ; il la réinvente à sa manière, il en fait un Balthus. Intimidant et distant en

général, il s'intéresse à vous et vous écoute avec bienveillance. Quand Patrick vous rejoint, encore sous le coup des événements de mai à Paris, il veille à ce que vous disposiez d'ateliers mitoyens. Vous êtes mariés, vous commencez à travailler ensemble, votre fils naît, un paradis enchanté pour le petit Alain-Guillaume, allons comme la vie peut être belle !

La Villa elle-même est comme une autobiographie de Rome dont le livre est ouvert sur les carrés des jardins, les allées, le bosquet, les vasques, les statues, la porte de Velasquez, le pavillon des oiseaux, la caverne, les ateliers ; la vue en surplomb sur toute la ville.

Tout au fond, après le bassin où des pensionnaires se baignent en été, on entend la rumeur de la via Veneto et la Dolce Vita frôle les hauts murs ocres. Mais il y a aussi d'autres chapitres écrits depuis et que presque personne n'a lus. Le grottone, le labyrinthe de corridors obscurs où, autrefois, des audacieux se sont perdus ; les vestiges du palais de Messaline enfouis sous « la piazzale » ; le gouffre au bas duquel coule le canal souterrain qui alimente les fontaines de la ville et qui servit, paraît-il, à Alaric pour s'infiltrer avec ses mercenaires avant de sortir au grand jour afin de semer l'effroi et de s'emparer de la cité et la mettre à sac ; le trésor des manuscrits et des livres laissés dans la bibliothèque par des pensionnaires et des visiteurs racontant la geste de l'académie de France à Rome.

Vous vous livrez à un inventaire détaillé de la Villa, vous grattez les murs, vous interrogez les statues de pierre et imaginez ce que cache leur silence. Mais que font-ils donc avec leurs brosses, leurs limes, leurs carnets ? s'interrogent certains pensionnaires. Laissez les tranquilles répond Balthus, ils savent très bien ce qu'ils cherchent ! Vous observez aussi les lucioles qui flottent la nuit dans les allées au mois de juin, les nuées d'étourneaux de l'automne qui volent très haut au-dessus des pins. Etaient-elles déjà là au temps du cardinal Ferdinand de Médicis ?

Et puis vous partez à la découverte de la ville elle-même, cette métaphore de la mémoire selon Freud, dont les strates n'en finissent pas de révéler des secrets enfouis et d'en brouiller les conclusions des historiens, des architectes et des archéologues.

Bien après les « forums impériaux » que Mussolini voulut mettre en scène comme la réclame impudente et vulgaire de sa volonté de conquête et de la reconstruction imaginaire d'un empire, strictement à l'opposé du sens de nos recherche bien après la EUR, cette cité du futurisme des années 30 voulue pour accueillir les jeux olympiques de 1942 qui n'ont pas eu lieu, vestige à demi-vivant et à demi-mort d'un fascisme qui se croyait triomphant quand il était guetté par l'agonie, et dont Chirico et Fellini ont démonté l'oxymore : la ruine moderne où travaillent des fonctionnaires en cravate et piqueniquent des familles dont les enfants déçus réclamaient Disneyland.

Oui, au-delà, vos pas vous ont porté à *Ostia Antica*, le port de la Rome antique, à la rencontre même du « génie des lieux et du regard fertile de votre vie personnelle ». Anne,

vous direz ainsi « la ruine et la construction sont deux moments dynamiques pendant lesquels l'architecture est ouverte aux yeux et à l'intelligence, pendant lesquels l'imagination peut combler les rides, inventer un passé ou un futur aux formes. On devient un habitant possible des lieux qui vous appartiennent ainsi mentalement. Alors que dans la réalité des portes sont fermées, les murs opaques. Toute appropriation est impossible ».

Quand on regarde les premiers films qui furent tournés à Angkor vers 1910, l'ancienne capitale des rois Khmers surgit comme une cité fantomatique, oubliée au cœur de la jungle. Immense et déserte, uniquement parcourue par quelques pauvres hères à demi-nus qui pêchent dans les pièces d'eaux envahies de lianes folles et de petits groupes de bonzes chétifs qui escaladent les escaliers disjoints des temples et défilent, minuscules au pied des monuments qui se désagrègent. Personne d'autre, les films sont muets évidemment mais on entend le silence d'une histoire et d'une gloire évanouies même si l'on imagine aussi les cris des oiseaux et des bêtes sauvages, le vent dans les arbres, les grondements de la saison des pluies. Les hommes à la caméra accompagnent une poignée de savants et de militaires, mangés par les fièvres et cernés par les serpents, qui interrogent les statues des souverains, des éléphants et des cobras et tentent de déchiffrer les inscriptions sur les linteaux et sur les stèles. Ils se demandent ce qui a bien pu se passer pour entraîner l'abandon définitif d'une ville qui comptait plusieurs centaines de milliers d'habitants et gouvernait un très vaste empire aux temps où Saint Louis régnait sur la France. Epidémies, vengeances de la nature, guerriers Thaïs et envahisseurs Birmans, recrus de massacres et de pillages, réduisant les hommes en esclavage et emportant les danseuses sacrées. Pour s'éclairer ils n'ont que les carnets de quelques moines portugais, intrépides missionnaires du siècle d'or ; le récit de l'explorateur Henri Mouhot qui a découvert Angkor cinquante ans plus tôt et laissé une admirable relation de son voyage avec des dessins, des relevés et des plans ; les prières obscures de leurs guides indigènes apeurés par tant de majesté mystérieuse et pressés de repartir.

Les constructions en bois ont disparu rongées par les moisissures tropicales, il ne reste qu'un tumulte de pierres dressé contre la pénétration pernicieuse des arbres et de leurs racines tentaculaires.

Lorsque Anne et Patrick parviennent à Angkor en 1970, au retour de l'exposition internationale d'Osaka au Japon, où ils ont contribué à édifier le pavillon français, le site a été en grande partie restauré, mais les blessures infligées par le temps n'ont pas disparu non plus. C'est une source d'inspiration extraordinaire brassant la chute des civilisations, leur mort et ce qu'elle nous laissent. Les touristes sont rares, tout est calme au Cambodge, du moins en apparence, tandis que le guerre fait rage au Vietnam voisin. La douceur des êtres et des choses, un merveilleux sentiment de paix et de sérénité propice à la réflexion, les formidables perspectives ouvertes pour l'étude et le travail, les incite à vouloir revenir car ils ne sont là que pour quelques jours. Mais ils n'en auront pas le temps, quelques semaines plus tard, le Cambodge bascule à son tour dans la guerre qui culminera avec l'horreur du génocide perpétré contre leur propre peuple par les

Khmers rouges. Cette tragédie soudaine, infligée à un peuple innocent et paisible, les frappe profondément. Le sentiment de la fragilité des constructions humaines ne les quittera plus. Ils en avaient la préscience, c'est clair désormais pour eux, rien n'est jamais sûr, tout est fragile. Mais ils ne savent pas encore que cette perception va les meurtrir un jour, dans leur vie personnelle en leur infligeant une douleur irrémédiable.

Les travaux des Poirier, comme on les appelle bien souvent, leur valent désormais l'estime du monde de l'art, l'adhésion d'un public de plus en plus large, une notoriété appréciable.

On les demande partout, mais ils se déplacent pour avancer dans leur démarche, pour des séjours suffisamment longs afin d'approfondir les thèmes qui leur tiennent à cœur. Berlin et la réflexion sur les ruines de la guerre avec des arbres qui poussent sur des pans de mur noircis, le mur, cette blessure infranchissable qui déchire la ville et suinte entre les immeubles aveugles, l'Est dans sa torpeur grise quand les néons s'allument à l'Ouest, cette impression d'enfermement dans une bulle incertaine. Los Angeles, une géographie autant qu'une ville sur la faille des tremblements de terre qui a tordu les autoroutes, décroché le grand panneau Hollywood et miné les certitudes. Francfort où les bulldozers de l'expansion immobilière se dandinent comme des dinosaures dévorant l'habitat ancien. D'autres villes encore : Mnémosyne, cerveau de la mémoire ; Ouranopolis la cité qui s'envole comme une soucoupe volante. Exotica, la grande ville absurde. Musées bibliothèques, mondes souterrains, mémoire du futur. Ne cherchez pas ces cités sur une carte ou dans un atlas, vous les trouverez seulement en regardant autour de vous et en habitant vos rêves.

En 2002, un cauchemar bien réel emporte tout, la fragilité est un fait d'une cruauté inouïe : Alain-Guillaume, le fils adoré succombe à 33 ans en quelques semaines d'une agonie atroce, à une maladie du cœur. Un être lumineux qui aimait la musique, réalisait des films pour Metropolis sur Arte, les voyages, ses amis, ses parents à qui il n'avait procuré que des joies.

Vous lui consacrez un livre, chère Anne, lamento, permettez que j'en lise un extrait.

Une nouvelle année commence, et avec elle une nouvelle vie. Car depuis ton départ, le monde ne sera plus jamais pour nous comme avant. Il y aura eu la vie avant toi, la vie avec toi, et cette nouvelle vie après toi… Une vie ou une survie ? … Tu t'es glissé en moi, et je te porte à nouveau comme avant ta naissance, lové contre mon cœur. Blottis-toi contre moi, mon âme, ma petite âme, donne-moi la force de survivre : car de ma survie dépend aussi la tienne, j'ai une responsabilité envers toi, un devoir qui me demandera toutes mes forces. Un enfant reste un enfant pour sa mère, même après sa mort, il a besoin d'elle, de sa présence, de son aide, de son amour, de ses pensées, de son rire, de ses larmes, il a besoin qu'elle lui parle, qu'elle le console, qu'elle se souvienne, qu'elle lui raconte, qu'elle lui rappelle, qu'elle le rappelle, qu'elle l'appelle. Si j'ai encore un rôle à jouer c'est celui-là. Je suis là pour toi mon amour, je serai toujours là….

L'âme du voyageur endormi, le labyrinthe de la mémoire, Amnesia, les abîmes du temps : abîmes du temps, vestiges de l'espace, abîmes de l'espace, vestiges du temps, vertiges du temps, espace de vestiges, espaces de vertiges, chaos de la mémoire, le jardin d'Hypnos, Exotica.

« Nous vivions heureux et nous ne le savions pas », je pense à cette phrase de Jacques Julliard quand je nous vois tous réunis, ici et dans ce pays, où l'on se plaint si souvent de tout et sans savoir, quand je me penche sur « les ruines du futur » que vous avez élaborées avec tant d'inquiète lucidité et quand je rentre chez moi le soir dans le confort d'un appartement tranquille et que, je regarde à la télévision les ravages d'une volonté paranoïaque de réécrire l'histoire, les massacres et les destructions épouvantables infligées à un peuple qui se trouve à deux heures d'avion de notre ville intacte à l'émouvante beauté préservée. Et je repense aussi bien souvent à un film allemand délicieux de Wolfgang Becker qui me donne à chaque fois que je le vois l'impression d'avoir été réalisé pour vous. Ça se passe à Berlin et en effet dans *Goodbye Lénine*, un fils attentionné doit éviter un nouveau choc à sa mère qui se réveille après huit mois, d'un coma dans lequel elle est tombée au cours d'une échauffourée lors de la chute du mur. Elle garde encore la chambre. Elle a toujours vécue à l'Est sous le régime communiste et son fils déploie une énergie fantastique pour qu'elle ait le sentiment que rien n'a changé. Les objets de la vie quotidienne, les emballages, les produits ménagers, la Trabant, les voisins, et même les programmes de la télévision et leurs réclames obsolètes : tout est mis à contribution. La désagrégation du communisme s'est arrêtée sur le palier. Lourde tâche quand la DDR vient d'être jetée dans les poubelles de l'histoire et que la jeunesse chante à plein poumons dans Berlin réunifiée et sous les enseignes de Coca Cola : « Goodbye Lénine » ! Une comédie très amusante sur un thème au fond bien dramatique.

Maria Stepanova évoque le même traumatisme dans « en mémoire de la mémoire » où l'effondrement de l'Union Soviétique entraîne la disparition de tous les attributs et les usages de la vie quotidienne immuables depuis plusieurs décennies, provoquant souvent désarroi et parfois même nostalgie comme l'analyse justement la critique littéraire du Monde. Le ton est certes plus grave et ce livre extraordinaire explore l'enfilade traumatique des épisodes du grand malheur russe en tenant toutes les promesses de son titre, mais il y a, là aussi des traits d'humour. Vous vous demandez peut-être où je veux en venir, en Italie précisément votre pays d'adoption. On dit parfois que les Français sont des Italiens de mauvaise humeur, or justement, il existe une bonne humeur italienne, une gaîté, un penchant pour la dérision et l'amusement qui ont beaucoup compté pour vous, qui travaillez aussi en vous amusant. Vous n'hésitez jamais à le dire. Le grand goût de l'Italie à travers son prodigieux patrimoine et ses multiples expressions artistiques est également fait de cela. Et ce peut-être encore un mauvais goût et moi je le revendique car c'est toujours le goût quand même. Non seulement parce que les temps changent et ce qui est considéré léger, superficiel, vulgaire en somme, peut devenir un jour joyeux,

aimable plein de vie et de couleurs, mais encore parce que j'ai toujours eu de la tendresse pour ce que les esprits forts condamnent et dédaignent. Il y plein de petites choses dans nos vies qui ont autant d'importance que celles qui paraissent grandes, elles nous aident à avancer. Prenons l'été, le soleil et la mer en Italie, à Rome ou à Naples.

Ecoutons par exemple une chanteuse populaire dont on s'est souvent moqué en refusant de comprendre les raisons de son succès, une italienne venue d'Egypte qui aimait les mêmes choses que vous, à sa manière certes mais à chacun son chemin, une âme française généreuse, bonne et sensible, fracassée sans qu'on puisse lui venir en aide et qui a bien mérité selon moi de pouvoir nous rejoindre maintenant pour vous saluer également.

Restons au soleil, en Provence, la petite sœur de la Toscane. Le regretté Paul Veyne rappelait dans un magnifique entretien avec Laure Adler que sa vocation d'historien naquit, quand il était âgé de huit ans, lorsqu'il ramassa sur une colline du Luberon, un tesson d'amphore. Son œuvre de reconstruction de notre perception de l'Antiquité est partie de cette découverte d'enfance. Il usa de mots que vous auriez pu reconnaître : « j'ai compris que ce morceau d'amphore venait d'un monde autre, d'une autre planète, d'un autre temps. Un fantôme du passé qui a déclenché chez moi le choc qui a décidé de ma vie » ! Vous habitez à Lourmarin, pas loin de l'amphore du gamin Paul Veyne, déjà si éveillé et sympathique. Vivre dans le Midi, dans cette région de France, c'est vivre au plus près de nombre de sites antiques et des cultures méditerranéennes. Et dans votre maison qui exerce tout le charme qui vous est propre, on en retrouve partout des traces qui sont autant de souvenirs de vos voyages, de vos recherches et de vos travaux. L'assemblage infiniment poétique des reliques et des ex-votos qui fascinait tant la petite Anne lorsqu'elle se rendait avec son père à Notre-Dame de la Garde à Marseille, et que le jeune Patrick retrouvait dans ses visites en Sicile. Attenant à la maison le vaste atelier lumineux où vous travaillez, et garée sur le chemin une messagère de notre mémoire collective, la 2CV des grands voyages. Il y a forcément un secret à cette entente et à cette complicité qui vous unit depuis plus de cinquante ans. Vous êtes bien trop pudiques pour nous le confier. Mais essayons quand même et pénétrons dans la maison pour tenter de le découvrir.

Il est temps maintenant que ce discours s'achève et que je vous laisse la parole, ma chère Anne, mais permettez-moi de céder une dernière fois à mon péché mignon des citations. Celle-ci que j'emprunte au cher Jean-Hubert Martin et qui me semble si touchante et si juste « Anne et Patrick plongent leur regard jusque dans la nuit des temps, ils sont de ce fait les veilleurs du jour, toujours en alerte pour témoigner des méfaits de l'homme pour l'homme et tenter de saisir les complexités contradictoires de sa psyché ».

That's all folks, comme on l'écrit à la fin des cartoons…